



Cuadernos LIRICO

Revista de la red interuniversitaria de estudios sobre las literaturas rioplatenses contemporáneas en Francia

Hors-série | 2022
El acontecimiento Chejfec

Dernières nouvelles de l'écriture - Extrait

Sergio Chejfec

Traductor: Benoît Coquil



Edición electrónica

URL: <https://journals.openedition.org/lirico/13040>

DOI: 10.4000/lirico.13040

ISSN: 2262-8339

Editor

Réseau interuniversitaire d'étude des littératures contemporaines du Río de la Plata

Referencia electrónica

Sergio Chejfec, «Dernières nouvelles de l'écriture - Extrait», *Cuadernos LIRICO* [En línea], Hors-série | 2022, Publicado el 26 septiembre 2022, consultado el 01 octubre 2022. URL: <http://journals.openedition.org/lirico/13040> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/lirico.13040>

Este documento fue generado automáticamente el 1 octubre 2022.



Creative Commons - Atribución-NoComercial-SinDerivadas 4.0 Internacional - CC BY-NC-ND 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Dernières nouvelles de l'écriture - Extrait

Sergio Chejfec

Traducción : Benoît Coquil

REFERENCIA

Texte original: *Últimas noticias de la escritura*, Buenos Aires, Entropía, 2015, p. 22-27.

- 1 Il y a de cela un certain nombre d'années, j'ai passé des soirées entières à recopier des récits de Kafka. J'avais des carnets à la couverture souple et marron, au format scolaire, mais qui contenaient peu de pages. Il n'y avait pas que le format qui était scolaire : je croyais que quelque chose de la littérature de cet auteur s'imprègnerait en moi grâce à la transcription. Cela dont je pensais peu à peu m'imprégner, je pourrais aujourd'hui le nommer de bien des façons, mais à l'époque il s'agissait du sentiment.
- 2 Je trouvais dans ses histoires et ses récits un sentiment assez insondable que je n'avais pas tant besoin d'adopter, me semble-t-il, que de connaître. Cependant, il n'existe pas d'autre façon de connaître un sentiment qu'en le ressentant, ne serait-ce que sur un temps très bref, ou grâce à des expériences par procuration comme la littérature peut parfois en offrir. J'avais donc recours à ces séances de recopiage solitaires et solennelles, d'une discipline un peu délirante, dans l'espoir que se produise une empathie entre les sentiments de l'un et de l'autre –ceux de Kafka et les miens–à travers la transcription de ces histoires qui, par ailleurs, étaient des versions traduites en espagnol. Mais la tâche n'était pas simplement celle du recopiage, elle était aussi devenue une habitude de lecture, qui devait passer par la copie à la main pour acquérir une vitesse idéale, particulièrement lente, adaptée à ma situation d'alors.
- 3 On pourrait affirmer que ces exercices consistaient en une « traduction », si tant est que la traduction signifie quelque chose ; mais il ne s'agissait bien sûr pas de cela. Comment dire... C'était une lecture reconstructive, et pour la réaliser je me servais du seul bien intangible que je possédais alors : ma capacité à recopier.

- 4 Dans un second mouvement, je me suis directement mis à écrire des nouvelles ou des histoires de forte inspiration kafkaïenne, peut-être parce que je pensais que ces séances de transcription avaient eu un effet bénéfique. Je ne me concentrais pas sur mon écriture, au fond j'en étais déjà fier. Elle était l'instrument propice pour revivre un rapprochement spirituel du grand écrivain, qui s'était déjà produit auparavant grâce à une transcription dont, naturellement, cette écriture avait été le passage obligé.
- 5 Dans ces histoires kafkaïennes, la difficulté principale consistait dans le fait de ne pas pouvoir me passer de lieux et d'actions prosaïques –on pourrait dire que Kafka a rencontré le même problème, mais lui a su en tirer profit pour son art. Les choses me semblaient alors si légendaires chez Kafka, en même temps que s'y trouvaient résumés des sentiments si exacts et si humains, que le seul moyen de les absorber était, d'une certaine manière, de les adapter. (Peut-être décrirai-je ailleurs l'étrange sensation de coïncidence et de divergence que j'ai pendant longtemps ressentie face aux histoires de Kafka.)
- 6 Le problème était que mes « adaptations » possédaient dès le départ ce « sentiment » qui, connu de moi seul, n'autorisait que moi à le comprendre. De sorte qu'il s'agissait de variations abstraites et circulaires qui symbolisaient des postulats arbitraires, dont je ne voulais toutefois me séparer pour rien au monde, parce qu'ils étaient le seul élément qui soutenait mon imagination. Le reste consistait, dans le meilleur des cas, en une galerie d'allusions véristes, ou bien directement en des rancœurs prosaïques ou des parallélismes dont les clefs étaient trop privées, bien qu'ils se voulussent transcendants.
- 7 Les cahiers kafkaïens ont disparu, tout comme les autres –toutefois kafkaïens, eux aussi. Comme je l'ai dit, ils avaient peu de pages, ce qui était approprié pour les denses et brèves paraboles de cet auteur. Ce que je conserve, en revanche, c'est le souvenir de ma confiance d'alors dans l'écriture manuscrite : l'instrument essentiel par quoi les sentiments autour de l'écriture se liaient, et par quoi le talent, dont on était d'ordinaire privé, pouvait au moins être imité, si ce n'est acquis. Je me souviens aussi que cette confiance mécanique dans la calligraphie se traduisait à nouveau par une exaltation, disons, innocente et textuelle que je ne suis plus en mesure de retrouver aujourd'hui, si ce n'est de façon très sporadique.
- 8 Voilà peut-être pourquoi l'écriture a depuis toujours été liée pour moi à une idée de discipline morale dont j'ai du mal à me séparer, même lorsqu'il me reste à écrire bien moins que ce que j'ai déjà écrit. Kafka était mon seul modèle ; je devais donc coïncider avec un niveau profond de son inscription spirituelle –c'est là ce qui justifiait l'écriture–et surtout je devais être conscient du sens ou des implications de ce que j'écrivais, comme si le développement de la narration n'était pas si différent d'une argumentation équilibrée et organisée. Il s'agissait en effet de construire une vérité qui s'inscrirait fortement dans la partie occulte du récit, sans toutefois être cachée au point d'en être indétectable.
- 9 Je n'écris pas ceci pour parler de Kafka –dont les séances d'écriture ont déjà été amplement commentées –, mais uniquement pour mentionner ces débuts où, à travers l'écriture à la main, qu'il s'agisse de transcription ou de copie, je sentais que je pouvais adopter les contenus, les sentiments ou l'habileté d'un autre. Le fait d'écrire, le tracé des lettres, la cérémonie silencieuse, tout me soumettait à des protocoles qui ne m'appartenaient pas, mais qui dans le silence m'offraient une hospitalité que je ne trouvais guère dans le monde environnant. En découle l'autre élément : l'écriture

comme quelque chose qui doit être joué. Joué pour atteindre un certain niveau de vérité, pour que chacune des poses, inclinations, attitudes, etc. liées à l'écriture, soit un sauf-conduit qui permette plus efficacement, non que je change, mais qu'une nature supplémentaire liée à l'écriture ou au fait littéraire en général m'arrache à l'angoisse et la détresse.

- 10 Cela peut paraître ingénu, mais en conséquence, la littérature m'offre encore aujourd'hui plusieurs pans de mystère irréductible. Étant donné ce que je viens de dire, il est évident qu'ils ne proviennent pas de ma propre pratique ; ce sont plutôt des mystères qui naissent lorsque parfois j'assiste aux effets ou aux particularités de l'écriture des autres.